

Source	R. A.
Date	2005
Signé par	Pierre GROS, Université de Provence

Ce livre est une méditation profonde sur la signification et les métamorphoses des mythes grecs, d'Hésiode à Nonnos. Sa brièveté et son titre ne doivent pas en effet dissimuler l'ambition d'un propos dont le lecteur prend conscience dès les premières pages. Claude Vatin y explique, avec la simplicité d'expression et la subtilité de pensée qui caractérisent toutes ses œuvres, que le grand livre éclaté des mythes est toujours, dans l'Antiquité, plus allusif que narratif ; il ne raconte pas mais émet des signaux, textuels ou iconographiques, que nous ne pouvons espérer comprendre sans retrouver au moins une part des références culturelles des contemporains. Même dégradée en ornement sur des objets de la vie quotidienne, la représentation d'une scène mythologique, qui ne transmet que rarement un message, au sens moral ou eschatologique du terme, n'est jamais dépourvue de portée. Encore faut-il saisir, à travers les mots et les images, dans quelle direction l'artisan ou l'artiste ont voulu nous orienter, et quelle est la trame dont ils ont isolé un fragment. L'article paru en 1992, « Ariane et les *martyroi* », dans les *Hommages à Georges Duby* avait de ce point de vue ouvert la voie à une réflexion novatrice, qui révèle ici la plénitude de sa valeur heuristique. Appliquée à la série des images et des textes consacrés à la rencontre et aux amours de Dionysos et d'Ariane, cette démarche, qui ne se recommande d'aucune chapelle, permet à l'A. de déployer, avec une audace tranquille, qui n'exclut pas quelques « exécutions » courtoises mais percutantes, les trésors d'un savoir dont on mesure à chaque instant la pénétration.

L'étude s'ouvre sur une utile mise au point dans la mythologie gréco-romaine, la figure d'Ariane n'est pas, sauf exception, celle de la femme bafouée parce qu'abandonnée, que Monteverdi ou Racine ont imposée à l'imaginaire européen ; elle est bien au contraire celle de la femme métamorphosée par le mariage, de l'épouse comblée. Car l'union de Dionysos et de la sœur de Phèdre ne se limite pas, comme la plupart des rencontres entre un immortel et une fille des hommes, à un instant de plaisir vite oublié ; elle commence par la découverte foudroyante d'un amour partagé, et s'avère immuable. En cela, Claude Vatin, auteur d'un livre qui a fait date sur le mariage à l'époque hellénistique, n'a pas de peine à montrer que le mythe corrige l'institution matrimoniale méditerranéenne en y introduisant la séduction et l'amour, sentiments totalement étrangers au législateur, et rarement pris en compte par les familles qui s'allient.

Là-dessus commence un voyage passionnant. Sans souci d'exhaustivité, Claude Vatin retient pour chaque période les éléments les plus signifiants, sans dissimuler la part de l'arbitraire impliquée par ses choix, ni les orientations divergentes suggérées par d'autres représentations. Les vases de l'époque archaïque illustrent seulement des moments privilégiés de l'histoire, entre lesquels subsistent de vastes zones d'ombre, que les artistes ultérieurs ne manqueront pas d'exploiter. À l'époque classique, la prédominance d'Athènes impose une image positive de Thésée en lui réservant en général une place centrale. Dès la seconde moitié du V^e siècle, cependant, le couple Dionysos-Ariane jouit d'une grande faveur, en même temps que s'accroît la féminité de l'heureuse élue. Dans l'Occident hellénisé, la popularité précocement du mythe est attestée par le mime syracusain du *Banquet* de Xénophon, auquel l'auteur consacre des pages lumineuses. Les versions du monde étrusco-italique apparaissent moins déconcertantes qu'on ne l'a dit, même si la relecture du fronton de *Sentinum* met en lumière des présences et des harmoniques parfois bien étranges. Une incursion dans les territoires hellénistiques nous vaut une nouvelle et très stimulante analyse du cratère de Dervéni. Les images du « couple établi », où Ariane, qui ne cède jamais à l'ivresse malgré la turbulence sauvage des compagnons de son époux, soutient un Dionysos alangui ou affaibli par les excès, comme celle que propose la terre cuite de Myrina exposée au Louvre, manifestent la permanence de l'idée d'une union durable et indéfectible. C'est l'Épithalame de Thétis et de Pélée qui ouvre le chapitre sur le monde romain : Ariane y apparaît saisie par Catulle à l'instant où elle découvre la perfidie de Thésée, avant l'apparition, que l'on sent imminente, de Dionysos. Les représentations pompéiennes sont ensuite convoquées, depuis la fresque de la Villa des Mystères jusqu'aux panneaux de la maison de Fabius Rufus.

Dans ce contexte, l'étude du vase Portland est attendue par le lecteur comme l'un des points forts de l'itinéraire. Elle ne déçoit pas, d'abord parce que Claude Vatin ne cède pas à la tentation d'énumérer les nombreuses interprétations qui en ont été fournies, et maintient avec superbe le cap qui est le sien ; ensuite parce que, sans éliminer de son horizon la recherche d'échos liés à l'actualité augustéenne, il insiste avec raison sur le dépouillement aristocratique de ces deux scènes, visiblement faites pour un public capable de reconnaître, sans le secours d'attributs trop lourdement explicites, les silhouettes des statues divines d'un Praxitèle, d'un Scopas ou d'un Lysippe. D'une façon exemplaire, la convergence de la culture de l'exégète moderne et de celle des observateurs antiques constitue à elle seule la clé d'une lecture efficace. Resterait seulement à expliquer l'étrange décor architectural qui tranche avec les « paysages naxiens de convention ». L'ouvrage s'achève sur une anthologie de mosaïques et de sarcophages tardifs, d'où émerge l'évocation très précise, bien que mal servie par une illustration un peu réduite, de deux cuves célèbres du Musée des Thermes de Rome. Malgré la richesse des études récemment publiées sur les thèmes mythologiques des sarcophages romains, celle de R. Turcan en 1999 et celle de P. Zanker et B. Ch. Ewald en 2004, les pages de Claude Vatin conservent, dans la perspective si particulière qui est la sienne, leur valeur propre et leur originalité. On retiendra plus particulièrement ses observations sur l'intrusion du triomphe indien dans la cavalcade animée du thiasos, sur les incidences triomphales du char de Dionysos, et sur la perpétuation de l'image d'Ariane, « la belle endormie », dont le sarcophage d'Auletta conservé à Naples donne encore, en plein III^e siècle, une représentation souveraine. Le livre se clôt sur la traduction, due à l'auteur lui-même, d'un long passage des *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, admirable synthèse poétique de l'aventure de Naxos qui témoigne de la vitalité d'un mythe dont la richesse et l'ambiguïté ont assuré la survie.